



*En route vers le
Grand Canyon*

Paul Roux

5 février 2011



Voilà, c'est fait. Les premières centaines de kilomètres qui nous mèneront au Grand Canyon sont avalées. Nous sommes aux États-Unis, tout près de Syracuse.

Ce voyage, nous devions l'entreprendre en septembre, et non en plein hiver. Mais juste avant de partir, j'ai eu des problèmes cardiaques qui m'ont cloué à Montréal. Heureusement, grâce à mon nouveau cardiologue, j'ai pu être opéré rapidement. Quelques mois plus tard, mon arythmie maîtrisée, nous avons pu enfin nous lancer sur les routes.

Nous avons un peu hésité à partir ce matin. Les prévisions météo n'étaient pas très bonnes pour l'État de New York. Mais à Montréal, il faisait beau. Alors n'écoutant que notre hâte de fuir

les rigueurs de l'hiver, nous avons rempli l'autocaravane en vitesse et nous sommes partis à l'aventure.

Notre petite audace a été récompensée. Enfin, presque. Pendant cinq heures, nous avons pu rouler sur une route sèche et sûre. Plus la moindre trace de la tempête qui avait frappé quelques jours plus tôt. Mais peu après avoir franchi la frontière américaine, l'hiver nous a rattrapés. Pendant une heure, nous avons roulé dans une neige, fondante au début, mais de plus en plus épaisse. Tant et si bien que nous avons fini par nous arrêter dans un bled perdu, à une cinquantaine de kilomètres de Syracuse, où l'on souhaitait se rendre. Heureusement, nous avons trouvé une chambre confortable.

L'autocaravane, que je n'avais jamais conduite dans de telles conditions, s'est très bien comportée. Pas la moindre glissade. Les six pneus bravaient la neige comme s'ils étaient conçus pour les intempéries. La Bête, c'est ainsi que j'ai surnommé notre sympathique BT Cruiser de sept mètres, m'impressionne encore un peu. Quand je l'ai aperçue ce matin dans le parking, dépassant d'un mètre ou deux les voitures, j'ai eu un petit moment de frayeur. Il faut dire que je ne conduis presque plus, hormis pendant les vacances, et que j'ai roulé toute ma vie dans de petites autos. Les premières manœuvres pour sortir du parc à autos ne laissaient d'ailleurs présager rien de bon pour les deux prochains mois. Mais sitôt engagé sur l'autoroute, je me suis senti à l'aise. La Bête ne sera pas trop difficile à maîtriser. Peut-être devrais-je lui trouver un autre surnom.

Pour demain, nous espérons évidemment que le temps sera plus clément. Si tout va bien, dans deux jours, nous devrions être sortis de l'hiver. Alléluia!

P.-S. – Dans notre précipitation ce matin, nous avons oublié un matelas d'exercice dans le hall d'entrée et égaré la trousse de soins de Lise. On s'était dit : l'important, c'est de ne pas oublier les passeports et la carte de crédit. N'empêche, on rage un petit peu.

6 février 2011



De l'autre côté du miroir

Les satellites montraient une masse blanche sur tout le nord-est des États-Unis. Et nous étions dans un bled perdu, au beau milieu de cette grosse tâche qui menaçait de s'attarder toute la semaine. Mais au lever, coup de chance, la neige avait cessé.

Nous avons débarrassé la Bête de la glace et de la neige qui bouchaient sa vue et nous nous sommes mis en route. Les déneigeurs avaient fait un travail formidable. Seul souvenir de la neige qui était tombée toute la nuit : les voitures qui nous doublaient crachaient la sloche de la chaussée dans notre pare-brise. Mais c'était trois fois rien. L'essentiel, c'est que nous pouvions rouler. En filant plein sud, j'espérais voir le soleil apparaître d'ici une heure ou deux.

Et c'est ce qui s'est produit. Les rayons ont commencé à percer les nuages, illuminant la glace qui avait emprisonné les arbres le

long de l'autoroute 81. Nous avons eu l'impression d'être soudain passés, comme Alice, de l'autre côté du miroir.

Certes, pour être tout à fait honnête, ce n'est pas encore tout à fait le printemps ici. La récente tempête a laissé une couche de blanc presque partout dans les champs et la chaleur est encore trop timide pour la faire disparaître. N'empêche qu'on a l'impression d'être en train de quitter l'hiver.

D'ailleurs, portés par cette belle sensation, nous avons tenu à franchir la frontière de la Virginie, ligne de partage entre le nord et le sud. C'est encore un peu froid pour la saison, mais le printemps n'est plus qu'à quelques heures de route. Et tout de suite après, eh bien, ce sera l'été.

7 février 2011



Go West, old man!

Ce matin, pendant le petit déjeuner, il y avait un monsieur Météo, à la télé. Ses prévisions, traduites en québécois : « frette, pis encore plus frette pour les prochains jours ». Bref, une vague de froid touche le sud des États-Unis, exception faite du sud de la Floride, où nous ne voulons pas nous rendre cette année. Ailleurs, on se les gèle.

Nous avons donc décidé, si le temps ne revient pas au beau fixe, de modifier notre itinéraire. Nous gagnerons rapidement l'Arizona et nous n'irons qu'en mars sur les plages du Texas, où les températures actuelles évoquent plus les Îles-de-la-Madeleine en juillet que Miami en février.

Nous avons aussi décidé de ne pas nous arrêter au camping KOA de Kingsport, au Tennessee, même si nous avons roulé jusque-là aujourd'hui. La Bête a beau être chauffée, le caravanning avec un bonnet et des gants, ça ne nous branche pas trop. Nous aurions trop eu l'impression d'être à la cabane à sucre.

Demain toutefois, on aimerait bien s'installer pour de bon dans notre autocaravane. Ce n'est pas que les hôtels où nous nous arrêtons ne sont pas confortables. C'est surtout qu'on commence déjà à en avoir marre de la bouffe des restaurants où l'on s'arrête. Ce soir, après une longue journée sur la route, nous sommes allés nous sustenter chez Taco Bell. Il faudrait plutôt dire « tentés de nous sustenter », car nous avons rarement mangé des mets aussi insipides. Il est vrai que j'aurais pu mieux choisir (je ne mangerai plus jamais de burritos), mais je doute que les tacos eussent été bien meilleurs.

Un autre trait des Américains se confirme : ils sont – si vous me permettez un instant de méchanceté – plutôt moches. Les beaux, ils les gardent pour la télé ou pour le cinéma. Les autres, ils les laissent se promener dans les rues. Je crois qu'il y a plus de belles personnes dans l'immeuble où nous habitons à Montréal que dans toute la Virginie que nous avons traversée aujourd'hui. Heureusement, ils sont particulièrement gentils. Si, si, je vous assure. Que voulez-vous? On ne peut pas rien avoir.

9 février 2011

La fuite vers le Sud



Je ne vous oublie pas, mais hier soir, après quatre jours de route, j'étais trop vanné pour vous écrire. Et ce matin, nous avons d'autres soucis. L'eau a gelé dans le tuyau d'eau qui alimente la Bête. Il nous faut donc rouler vers le Sud, pour échapper au froid canadien qui ne cesse de nous rattraper. Mais même à Bâton Rouge, le plus loin que nous puissions nous rendre aujourd'hui, on annonce un gel pour la nuit prochaine.

Malgré tout, nous sommes de bonne humeur. On vous donne des nouvelles bientôt.

9 février 2011

Bien au chaud à l'hôtel !

Quand je vous ai quitté ce matin, nous étions sur le point de mettre le cap vers le Sud, dans l'espoir d'échapper au froid canadien lancé à nos trousses. Nous avons roulé presque toute la journée, presque sans arrêt, en direction de La Nouvelle-Orléans. Mais le froid descendait aussi vite que nous. Quand nous nous sommes finalement arrêtés, nous n'étions plus qu'à quelques kilomètres du golfe du Mexique, mais le mercure s'approchait dangereusement du point de congélation. Et il tombait une pluie glaciale. On se serait cru à Québec en novembre.

N'écouter que notre courage, nous avons opté pour l'hôtel. Bien au chaud dans un Days Inn, j'ai sorti mon ordinateur pour prendre de vos nouvelles et vous donner des nôtres.

Comme je le laissais entendre ce matin, notre humeur est au beau fixe. Je suis de plus en plus à l'aise au volant de la Bête et Lise est une guide aussi agréable qu'efficace. Le mauvais temps qui nous poursuit, on a décidé d'en rire. On se dit qu'il ne peut pas durer pendant deux mois. Et s'il perdure? Eh bien! on aura l'impression de ne pas avoir quitté le Québec.

Malgré tout, nous avons déshiverné l'autocaravane hier et nous y avons dormi. Très confortablement du reste. Juste avant, nous nous étions préparé des spaghettis à la Paolo, ma spécialité, accompagnés d'un bon rouge sicilien. C'était mille fois meilleur que les burritos de Taco Bell. Nous nous sommes endormis en nous disant que la vie de caravaning, c'était, finalement, merveilleux.

10 février 2011



On recharge nos accus

Après avoir parcouru près de 3000 kilomètres en moins d'une semaine, nous nous sommes arrêtés pour deux jours, près de Lafayette, le temps de recharger nos accus.

À l'extérieur de la Bête, c'est toujours glacial. Le monsieur Météo de ce matin, bien au chaud dans son studio, était même très excité d'annoncer qu'on allait battre des records de froid presque partout aux États-Unis. Mais le soleil est revenu et il devrait nous accompagner pour plusieurs jours. On devrait aussi gagner quelques degrés chaque jour pour revenir aux normales de saison, au début de la semaine prochaine. En attendant, on

met un manteau d'hiver et des gants dès qu'on sort de l'autocaravane.

La Bête nous a bien conduits jusqu'ici. Elle aime beaucoup les autoroutes. Surtout les américaines, sans nids-de-poule, sans ornières, sans travaux routiers. Elle avale goulûment des centaines de kilomètres, sans jamais se plaindre. Mais dès que la chaussée lui rappelle les routes du Québec, elle se cabre. C'est arrivé en Alabama et en Louisiane, deux États pauvres où les voies rapides ressemblent par moment à celles de la Belle Province.

Trop carrée, la Bête n'aime pas beaucoup le vent non plus. Et puis, elle est bien vorace. On a beau lui faire ingurgiter une trentaine de gallons le matin, il lui arrive d'avoir déjà soif à la fin du jour. Mais elle est si confortable la nuit venue qu'on lui pardonne tout.

L'accent du Sud

Dès la Virginie, on commence à entendre l'accent chantant du Sud, qui me donne tant de mal au cinéma. Un bel accent, en vérité, mais si difficile à saisir. Je passe mon temps à faire répéter les gens, au point où c'est gênant. J'espère qu'il ne me faudra pas deux mois pour m'y habituer. Heureusement toutefois, les sudistes n'ont pas trop de mal à saisir mon accent franco-british.

11 février 2011



Une journée chez les Cajuns

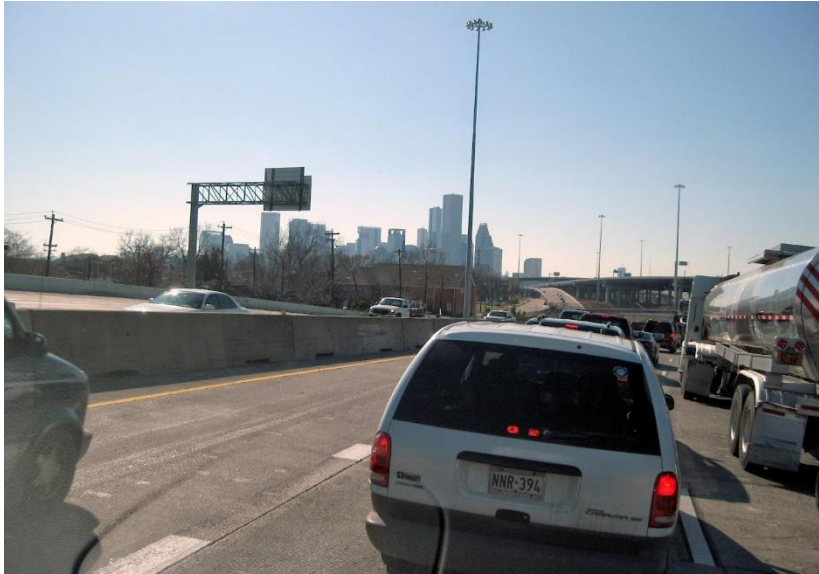
Nous avons profité de notre première journée d'arrêt pour aller visiter Lafayette, centre du pays cajun. On y parle encore assurément français, ou du moins cajun, car dans un café, une dame nous a interpellés en lançant : « Vous parlez français. Ici, c'est la table où l'on parle français. » Elle nous a invités à la rejoindre, ce que nous nous sommes empressés de faire. Elle nous a expliqué, moitié en français, moitié en anglais, que des gens allaient se réunir un peu plus tard dans l'après-midi, comme tous les vendredis, pour parler la langue des Cajuns.

Nous avons dîné en sa compagnie, mais nous n'avons pas attendu l'arrivée du groupe. Nous l'avons d'ailleurs un peu regretté. De toute façon, il était trop tard pour aller visiter le village acadien. D'habitude, nous sommes plus vifs pour sauter sur les occasions en voyage. Il faut croire que le froid des derniers jours a fini par geler, sinon notre cerveau, du moins nos réflexes.

Un peu plus tôt, nous étions allés visiter le centre culturel acadien Jean Lafitte. On peut y voir, outre son beau musée, un film très touchant sur le Grand Dérangement. Si vous passez par là, ce centre vaut le déplacement. La ville elle-même, en revanche, écrasée par son immense banlieue, est assez banale. Le centre-ville a malgré tout un certain charme. On y trouve notamment une très belle église, la cathédrale Saint-Jean l'Évangéliste, dont nous avons aimé les beaux vitraux.

Demain, nous mettons le cap sur l'immense Texas, qui nous franchirons allégrement. On s'y attardera plus longuement sur le chemin du retour. Pour l'instant, nous brûlons d'impatience de gagner l'Arizona, ses canyons et ses sentiers. Nos bottes de marche piaffent d'impatience. Dans quatre jours, nous devrions y être.

13 février 2011



La traversée de Houston

Si vous trouvez qu'il y a beaucoup d'autos à Montréal, c'est que vous n'avez jamais traversé Houston. J'ai déjà lu qu'il y a plus d'une voiture par personne au Texas. Cette statistique se confirme en parcourant la ville de la NASA, où l'autoroute 10 s'étend sur 12 voies par moments.

À voir tous les véhicules arrivés de partout, on se dit qu'une catastrophe va finir par se produire sur ces voies encombrées. Mais cet impressionnant ballet sans chorégraphe n'est qu'apparemment chaotique. En réalité, il est presque harmonieux. Un petit coup de frein par-ci et un petit coup d'accélérateur par-là et voilà que chaque véhicule trouve sa place et tient bien son rôle. Pas de coups de klaxon inopinés, pas

de conducteurs qui se prennent pour des pilotes de formule 1, la circulation se poursuit avec fluidité. Presque avec grâce.

N'empêche qu'il faut être sans cesse vigilant et que j'avais hâte que cette longue traversée s'achève. La scène s'est d'ailleurs répétée, à quelques détails près, lors de la traversée de San Antonio, un peu moins longue, mais tout aussi spectaculaire avec ses autoroutes en spaghetti.

En dehors de ces grandes villes toutefois, ce fut le calme plat. La majeure partie du Texas est d'une ennuyeuse platitude, qui, selon Lise, rappelle les Prairies canadiennes. On avance sur une route qui sépare des champs sans relief, où l'on aperçoit quelques vaches, quelques arbres, quelques raffineries et beaucoup de concessionnaires d'autos.

Après San Antonio, la route finit par retrouver des vallons un peu moins monotones. Mais on est bien loin de la Toscane ou de la Provence.

Le silence et les étoiles

Ce soir, nous nous sommes arrêtés dans un camping éloigné de la route, à Sonora. Des paons, des dindes et des chevreuils s'y promènent en liberté. Tout autour, c'est le silence et les étoiles. Après 4000 kilomètres de route, on va peut-être y rester un peu, le temps de recharger de nouveau nos accus.

14 février 2011



Fini l'hiver!

J'ai oublié de vous dire hier que l'hiver, pour nous, c'est bel et bien fini. Si, si, je vous assure. Hier, le mercure a frôlé les 20 degrés (Celsius, bien entendu). Aujourd'hui, il devrait les dépasser. La porte de l'autocaravane est ouverte. Plus besoin de se protéger contre le froid.

Pendant notre fuite vers le Sud, plusieurs d'entre vous se sont efforcés de nous remonter le moral. Mon ami Lapin a souligné que, la nuit suivant notre départ, un pied de neige était tombé sur Montréal. Dans les jours qui ont suivi, ma sœur Jocelyne m'a rappelé qu'il faisait -15 chez nous (enfin, chez vous).

Hier, mon cousin Raymond a écrit : « Pour recharger vos accus, pensez, en ne retournant pas si loin dans vos souvenirs, à une belle grosse neige blanche, mouilleuse et lourde que nous devons pelleter demain. »

La palme toutefois revient à notre amie Andrée, qui nous a fait le récit de ses malheurs. Un gros dégât d'eau partant du troisième étage est venu défoncer le plafond de leur salon. Je lui ai répondu : « Notre moral remonte aussi vite que descend l'eau chez vous. » C'était une blague, bien sûr. S'il est vrai qu'on se réjouit (un petit peu) du mauvais temps sur Montréal, les malheurs d'Andrée ne nous font pas rigoler du tout.

Allez, on vous embrasse, en ce jour de la Saint-Valentin. On s'en va profiter du soleil.



15 février 2011

Le caravanier hivernal

Depuis le début de ce voyage, j'observe mon semblable, le caravanier hivernal. D'après mes savants calculs, son âge moyen est de 92 ans. Il se déplace dans une grande autocaravane, genre autocar, ou dans une longue caravane tractée par une puissante camionnette. Son véhicule est si gros que la Bête dans laquelle nous voyageons a l'air d'un petit toutou.

Le caravanier hivernal voyage en couple. Monsieur conduit, Madame guide et balaie les tapis. Le couple est souvent accompagné d'un chien ou d'un chat.

Arrivés sur le camping, Monsieur et Madame installent deux chaises, à proximité de la caravane, et s'empressent d'aller s'y asseoir. Cela leur tient lieu de promenade. Mais certains se contentent de brancher l'eau, l'électricité et remontent dans leur véhicule.

Monsieur est habituellement très habile au volant. Mais sitôt descendu de son véhicule, il paraît perclus de rhumatismes et se déplace très lentement, le dos voûté. Monsieur et Madame ne bougent pas beaucoup, mais ils sont vivants. Si vous vous approchez assez près d'eux, ils tourneront la tête et vous lanceront un jovial « Good morning ! »

Toujours d'après mes savants calculs, il me faudra 26 ans pour atteindre l'âge moyen du caravanier hivernal. À moins que le caravaning ne fasse vieillir prématurément. Dans ce cas, j'aurai l'air d'avoir 92 ans dans quelques années.

Le caravanier hivernal a son double, le campeur hivernal, ou plutôt la campeuse hivernale, car je n'en ai vu qu'un spécimen jusqu'ici. Spécimen magnifique d'ailleurs, qui ressemblait à certaines de mes jeunes voisines du complexe Lowney. Mais je crains qu'en découvrant d'autres campeurs hivernaux, l'espèce ne devienne moins jeune, moins jolie et plus ventripotente.

Dans les montagnes

Nous voilà dans l'ouest du Texas, à quelques centaines de kilomètres d'El Paso. Les collines ont cédé la place aux montagnes désertiques. Pendant des kilomètres, on a roulé sur une route panoramique. C'est très beau et très chaud. Si, si ! Plus de 25 degrés Celsius aujourd'hui. Un peu plus et on se serait plaint de la chaleur. Mais non ! Je rigole. C'était juste pour vous faire suer.

17 février 2011



Piquenique au désert blanc

Nous ne sommes plus au Texas, mais au Nouveau-Mexique, le huitième État que nous visitons à bord de la Bête, depuis le début de notre périple. Hier, nous comptions nous arrêter à El Paso, dernière ville de l'État de Bush. Mais le camping recommandé par le guide du *Sud-Ouest américain* était coincé entre une autoroute et un centre commercial. Lise a simplement dit « non » et j'ai obtempéré. Non que je sois d'une nature particulièrement obéissante, mais le lieu était, incontestablement, sans intérêt. Auriez-vous aimé camper, vous, aux abords du boulevard Taschereau, à Longueuil ?

Nous avons donc poursuivi notre chemin en direction de Las Cruces. Les premiers kilomètres nous ont stupéfiés. Le long de la route défilaient des élevages de bœuf sans fin. Des vaches, on en avait vu quelques-unes, en traversant le Texas, broutant paisiblement dans d'immenses champs. Mais là, il y en avait des milliers. Et la senteur nauséabonde était proportionnelle au

nombre. Mais le temps de crier « Ah ! la vache ! », et s'était terminé. Ouf !

Nous nous sommes arrêtés dans un très beau camping KOA, qui offre une belle vue sur les montagnes qui entourent Las Cruces. Nous devons nous y arrêter seulement un soir, mais nous avons décidé de prolonger notre séjour.

C'est que nous ne sommes pas très pressés de gagner le Grand Canyon, dont les pierres gèlent ces jours-ci. On annonce même de la neige pour le week-end. Or, on a laissé nos raquettes à Montréal. Si on avait cherché la neige, on aurait mis le cap sur le parc de la Gaspésie, qui est quand même (un petit peu) moins loin.

Cet arrêt nous a permis d'aller passer une magnifique journée dans le désert de sable blanc, à quelque 80 kilomètres de Las Cruces. Lise tenait beaucoup à cette excursion et elle avait bien raison. On trouve dans les White Sands d'impressionnantes dunes de gypse amenées par le vent des montagnes environnantes. Nous avons mangé, puis marché pendant plus d'une heure dans des paysages qui ont inspiré le grand photographe Ansel Adams.

Il s'agissait de notre première randonnée pédestre depuis le début du voyage. Nous ne sommes pas trop rouillés.

Nous avons terminé la journée en allant flâner dans le vieux Las Cruces, pas très grand mais pittoresque. On y trouve de jolies boutiques.

19 février 2011



Rodéo au Far West

Nous sommes depuis quelques heures en Arizona, neuvième État sur notre itinéraire. Pour nous rendre de Lordsburg à Benson, nous avons traversé des paysages qui nous ont rappelé les westerns de notre enfance.

On a l'impression que peu de choses ont changé depuis le temps du Far West, dans ce décor d'une beauté restée presque sauvage. Seules les routes, construites pour faire passer nos chevaux-vapeur, rappellent la présence humaine. Mais dès qu'on jette un coup d'œil à droite ou à gauche, on pourrait se croire au temps des cowboys et des Indiens.

C'était d'ailleurs le rodéo aujourd'hui sur l'autoroute 10. Effrayée par un vent à écorner les bœufs, la Bête voulait constamment s'enfuir de la route. Il m'a fallu tenir les deux mains solidement sur le volant, pendant deux heures trente, pour corriger ses incartades.

Je vous connais : vous allez croire que j'exagère, moi qui n'exagère (presque) jamais. Mais le vent soufflait si fort qu'on a vu à l'horizon un gros nuage de poussière. La chose, si impressionnante fût-elle, ne nous a pas vraiment surpris, car il y a, le long du chemin, des affiches indiquant que la visibilité peut devenir nulle les jours de grand vent. Ça n'a pas été le cas et le nuage dont je parlais n'a jamais atteint l'autoroute. Toutefois, très souvent, des touffes d'herbe étaient arrachées du terre-plein et traversaient la route à vive allure.

Plus près du Grand Canyon

Nous nous attarderons un peu à Benson. Tout près, il y a des villages fantômes et un beau parc national. Puis ce sera Tucson, Phoenix et Sedona, avant le mythique Grand Canyon. On espère que, d'ici là, la température montera un peu pour les faux nordiques que nous sommes.

Sinon, on restera moins longtemps que prévu dans le grand ravin de l'Arizona et on ira se faire griller dans le sud du Texas, où notre amie Catherine doit venir nous rejoindre le mois prochain.



20 février 2011

Manger aux États-Unis

Après 15 années de voyages en Europe, j'avais conservé des États-Unis le souvenir d'un pays où les restaurants, sauf exception, sont médiocres, mais où les épiceries sont excellentes. Depuis le début de ce voyage, je déchant. Les supermarchés où nous nous approvisionnons sont, eux aussi, décevants.

Je ne doute pas qu'il y ait de superbes épiceries dans les grandes villes. Mais dans les petites places où nous arrêtons le long des autoroutes, les supermarchés sont bien inférieurs à ceux que l'on trouve partout au Québec, y compris dans la lointaine Gaspésie.

Pour les fruits et légumes, ça va. Après tout, nous sommes dans le sud des États-Unis. Pour les conserves, céréales et autres produits du genre, ça passe encore. Les choses commencent à se gâter aux fromages. Oubliez l'exceptionnelle variété des comptoirs québécois. Ici, où le choix est minimaliste et... médiocre. Les produits supposément italiens sont pour la plupart des similis. Les fromages français sont inexistants. Les cheddars ont une consistance de caoutchouc.

Arrivé au rayon des yaourts, il est difficile d'en trouver un qui soit goûteux, tant ils sont pauvres en gras. Côté pains, c'est généralement le désastre, sauf dans quelques épiceries où l'on offre de rares produits artisanaux.

Au rayon des viandes, on trouve un peu de poulet, rarement du veau et jamais d'agneau. En revanche, beaucoup de bœuf, surtout haché, et de porc, deux viandes que l'on mange exceptionnellement. C'est si décourageant qu'on a songé à redevenir végétariens. Au rayon des poissons, c'est pire encore.

Les quelques produits étalés vous donnent le goût de vous joindre à Greenpeace et de militer contre la surpêche.

Et je ne vous ai pas encore parlé du café. N'essayez pas de trouver les bons cafés italiens. Inconnus au régiment. En outre, les cafés déjà moulus ont une mouture trop grossière pour notre cafetière expresso. Il nous faut donc nous rabattre sur les grains entiers, qu'on moule nous-mêmes. Sauf qu'on y a ajouté presque toujours une saveur (la vanille, par exemple) qui masque le bon goût du café. Les Américains pensent aimer le café, mais en fait ils le détestent. Et nous, on les déteste. Mais non, mais non, je plaisante, bien sûr. C'est juste qu'on a mis deux fois à la poubelle le café qu'on avait acheté tant il était mauvais.

En désespoir de cause, nous sommes allés en acheter un dans un café aujourd'hui. J'ai expliqué à la vendeuse tout ce que je ne voulais pas retrouver. Je crois qu'elle a compris. On se croise les doigts et on l'essaie demain matin. Notre bonne humeur en dépend.

Malgré tout, on réussit à manger plutôt bien, mais il nous faut être particulièrement inventifs. On a déjà commencé à faire une liste de tous les produits dont il faudra faire provision l'an prochain si nous voulons revenir.

22 février 2011



Dans la forêt des saguaros

Nous sommes allés marcher hier dans une forêt de saguaros, près de Tucson. Toute ressemblance avec une forêt d'épinettes ne pourrait être que le fruit du hasard. Qu'est-ce qu'un saguaro? diront ceux qui ne connaissent rien aux cactus, sinon qu'ils portent des épines. Le saguaro, c'est le gros cactus des aventures de Lucky Luke. Celui qui fait un doigt d'honneur au ciel, l'air de dire : « Tu m'as fait naître dans un désert, mais je pousse fièrement et longtemps. »

Je n'ai pas pu vérifier le fait moi-même, n'étant pas encore assez vieux, mais le saguaro vivrait quelque 150 ans. C'est sans doute pour cette raison qu'il est frappé vers la fin de sa vie par la

maladie d'Alzheimer. Mais si ! À mesure qu'il vieillit, des trous apparaissent dans sa grosse carcasse, comme dans le cerveau d'une personne, m'a fait remarquer ma compagne. Qu'est-ce que je disais, donc ? J'ai oublié.

On a aussi oublié de regarder attentivement le plan des sentiers du parc, de sorte qu'on s'est un peu perdus. La forêt de saguaros a beau être plus clairsemée que la forêt laurentienne, il est néanmoins très facile de s'y perdre. Il y a, il est vrai, des différences entre les cactus. Reste qu'ils finissent par se ressembler presque autant que les célèbres frères Dupond et Dupont.

Un peu perdus donc, on a demandé notre chemin à d'aimables Américains. Ils se sont empressés de nous indiquer comment retourner à notre véhicule. Sauf qu'ils nous ont montré la mauvaise direction. Peut-être, après tout, ne sont-ils pas aussi gentils que je le croyais.

Bref, on s'est enfoncés dans notre erreur. Le parcours qui aurait dû nous prendre un peu moins de deux heures nous a pris trois heures trente. Mais, ce n'est pas grave; on était capables de les marcher. On a finalement retrouvé la Bête, qui nous avait attendus bien sagement.

Et le café ?

Eh bien, ça va. Pas exceptionnel, ce café acheté dans un petit café, mais tout à fait convenable. Nous serons de meilleure humeur le matin. Nous avons aussi acheté des pacanes le long de la route; elles sont délicieuses. Il faut dire que nous sommes au royaume de la pacane, ce que j'ignorais. Nous avons aussi commencé à boire les vins locaux achetés au Nouveau-Mexique. Ils se laissent boire très agréablement. Ce qui prouve que tout

n'est pas perdu pour « deux épicuriens au pays de la malbouffe ».



23 février 2011

Caravaniers québécois

Hier, nous avons été soudainement envahis par l'accent québécois. Un groupe de caravaniers de la Belle Province venaient d'arriver au camping où nous étions installés, en banlieue de Tucson. Et ce fut un choc culturel, mais pas à cause de l'accent familial de chez nous.

Qu'ont fait ces gens en arrivant ? Ouvrir une bière ? Déboucher une bouteille de vin ? Préparer un bon repas ? Rien de tout cela. Ils se sont plutôt empressés d'astiquer leurs caravanes. Pendant que les dames nettoyaient l'intérieur, les messieurs lavaient l'extérieur, souvent à grande eau, malgré la sécheresse du sud de l'Arizona. Sur le camping, des affiches nous exhortent d'ailleurs à utiliser l'eau avec parcimonie.

L'un des caravaniers a même passé une heure trente à bichonner son autocaravane (et vous savez que j'exagère rarement). Il faut dire que c'était la reine du groupe, plus grande que toutes les autres, rutilante et flambant neuve. Le monsieur a même sorti un grand escabeau pour aller nettoyer les parties de plus hautes de son véhicule. Je ne suis pas sûr que madame ait eu droit, en soirée, à autant d'égards.

Et que faisait monsieur ce matin ? Eh oui ! Vous l'avez deviné : il frottait les parties de l'autocaravane qui avaient échappé à sa vigilance la veille. Il avait l'air tellement heureux !

C'est drôle à dire, mais ça nous a foutu un choc. On a bien été obligés de jeter un coup d'œil à notre pauvre Bête. Sur cet immense camping de 1700 emplacements, non seulement était-elle la plus petite, mais elle était la plus sale. Pire encore : elle

était la seule à être sale. C'est sans doute pour ça que les terrains de chaque côté du nôtre étaient restés vides et que personne n'était venu nous parler, malgré notre immatriculation du Québec. Du coup, on s'est sentis comme des caravaniers de deuxième classe. Que dis-je? Comme des pestiférés, des parias, des paumés, des miteux, des gueux, des miséreux, voire des intouchables.

Nous n'avons plus le choix : au prochain Walmart, il faut courir acheter une grande perche-éponge. Ou nous reconvertir en auto-stoppeurs.

25 février 2011



339 jours de ciel bleu

Quand Lise entrouvre le store de l'autocaravane le matin, elle me lance : « Le ciel est bleu ! » Et je lui réponds : « Pas encore ! » C'est le genre de blague absurde que j'adore. Dans le sud de l'Arizona, où nous créchons toujours, en attendant que le Grand Canyon dégèle, il fait soleil 339 jours sur 364. Chez nous, on a presque 200 jours de pluie ou de neige, et le reste du temps, eh bien, c'est gris. J'exagère un peu, je sais. Il y a bien au Québec 10 à 15 jours d'ensoleillement par année.

Je sais qu'il y a des gens qui aiment le climat de la Belle Province. Ses quatre saisons, son interminable hiver de cinq mois et son été pluvieux de quelques semaines. Ils ont bien de la chance. Moi, pas capable ! Chaque fois que je lève les yeux vers le ciel gris, chaque fois que je n'ose pas mettre le nez dehors parce qu'on annonce -25, je me mets à détester Samuel de Champlain.

Jacques Cartier, on ne peut lui en vouloir. Il avait un bon alibi ; il cherchait un raccourci vers les Indes. Mais Champlain, lui, pourquoi est-il revenu au même endroit ? Il n'aurait pas pu faire dévier ses bateaux vers le Sud. Au moins jusqu'à New York. Mieux encore : jusqu'en Caroline ou en Floride.

C'était pourtant évident qu'il n'y avait pas d'épices en Canada. C'était à peine si on pouvait y faire pousser du navet. Pas d'Indiens non plus. Juste des Amérindiens, pas contents du tout de voir débarquer les Français. Et on les comprend. Ce n'est pas qu'ils ne soient pas gentils, les Cousins. Mais ils amenaient des curés et repartaient avec des fourrures.

Le pire, c'est qu'ils ont fini par nous abandonner dans nos arpents de neige. Mais je m'égare. Revenons plutôt à l'Arizona. J'éprouve un plaisir immense à constater, chaque matin, qu'il fait beau. Et que le lendemain, eh bien non, il ne va pas pleuvoir. Ce sera encore radieux.

Mais je n'insiste pas. Ceux qui aiment nos quatre saisons, son interminable hiver de cinq mois et son été pluvieux de quelques semaines vont me trouver râleur. Et ceux qui n'aiment pas nos quatre saisons, son interminable hiver de cinq mois et son été pluvieux de quelques semaines vont me trouver cruel.

26 février 2011



Une journée de bonheur !

Je n'aurais peut-être pas dû me moquer du climat du Québec. Voilà qu'on nous annonce de la pluie pour demain. Que voulez-vous ! Il pleut 25 jours par année dans le sud de l'Arizona. Ce qui est quand même 165 jours de moins qu'au Québec.

Soit dit en passant, je me rends compte que je peux me moquer sans vergogne des Américains, des Français ou des Italiens; vous allez applaudir. Je peux même dire que les Amerloques sont moches et que leur cuisine est immangeable, vous rigolez. Mais certains d'entre vous sourcillent si j'ose plaisanter sur le mauvais temps, pourtant notoire, de la Belle Province. J'en prends note, mais n'espérez pas que je change de cap. Mes moqueries ne connaissent pas de frontières.

Je le répète, si vous aimez l'hiver de chez nous, tant mieux pour vous ! Si vous aimez faire du ski, de la raquette, du patin, des bonshommes de neige, de la pêche sur la glace, c'est merveilleux ! Moi, je préfère souper en tête à tête avec ma douce sur une terrasse, le 26 février, comme nous l'avons fait aujourd'hui à Tempe, une jolie ville universitaire près de Phoenix. Je regrette seulement d'avoir attendu 66 ans pour abrégé notre interminable hiver.

Ce soir, nous avons vécu un grand moment de bonheur. En levant nos verres de cabernet, nous nous sommes promis de ne plus finir l'hiver au Québec. Nous le terminerons dans le sud des États-Unis, sur la Côte d'Azur ou sur la Riviera.

Je ne voudrais pas finir de parler de cette belle journée sans corriger deux impressions que j'ai laissées depuis le début de ce périple. Primo, il y a de belles filles aux États-Unis. J'en ai vu plus en trois heures à Tempe qu'en trois semaines sur les routes de 10 États. Mais il est vrai que les chances de croiser des femmes de rêve sont plus grandes près d'un campus que dans des campings de retraités. Lise tient à préciser, en revanche, que les mâles étaient dans l'ensemble quelconques, même si elle a admiré quelques serveurs plutôt mignons.

Secundo, nous avons mangé dans un très bon restaurant. Si ma mémoire est bonne, c'était la première fois aux États-Unis. Ce qui prouve que c'était un jour de grâce.

27 février 2011



Phoenix en cinq minutes

Nous sommes très heureux de ne pas nous être laissé stopper par les commentaires sur la Toile disant : « Ne vous arrêtez pas à ce camping, il n'est pas sûr. » J'ai l'impression que, pour certains Américains, il suffit d'apercevoir quelques Latinos pour juger qu'un endroit est dangereux.

Comme tous les campings en ville, l'Apache Palms n'offre pas beaucoup d'espace. Les emplacements sont collés les uns sur les autres et les salles de bains communes sont petites. Mais on peut y prendre le tramway, un beau tramway tout neuf, juste en face. C'est lui qui nous a menés hier au centre-ville de Tempe, et aujourd'hui, au centre-ville de Phoenix. Si le premier centre est agréable et animé, le second, que Lise me tannait pour voir depuis des jours, est sans intérêt. Ce n'est pas que les immeubles de la métropole de l'Arizona ne soient pas jolis. Mais comme dans beaucoup de villes américaines, ils ne sont animés que du

lundi au vendredi, de 9h à 18h. Après, on roule les trottoirs et on ferme les commerces pour le week-end.

Nous l'avons parcouru en quelques minutes, le temps de constater qu'en ce beau dimanche midi venteux et frais, on n'y trouverait ni café ni resto. Pas un chat, juste quelques clochards. Quand nous avons vu venir le tramway en sens inverse, sans même nous consulter, nous avons couru pour l'attraper. C'est donc à Tempe que nous nous sommes de nouveau sustentés, cette fois d'une excellente pizza. En outre, la serveuse était très mignonne. Bref, il va me falloir revoir mes préjugés quant à l'Amérique, ses femmes et ses restos.

Un mot en terminant sur ce tramway créé dans l'espoir de briser le monopole de l'automobile dans l'agglomération de Phoenix. Il est rapide, agréable et confortable. D'après mes observations cependant, la classe moyenne le boude. Elle n'y est pas, en tout cas, très présente. On y voit surtout des Latinos et des Noirs plus ou moins fortunés, quelques ivrognes ou quelques drogués allongés sur les bancs, des jeunes de la rue avec leurs chiens et deux touristes québécois, caravaniers d'occasion et adeptes des transports en commun. Les étudiants ? Il y a en quelques-uns. Mais à en juger par les imposants parkings qu'on voit partout sur le campus, ils sont surtout de fiers rejets de la civilisation de l'auto.

Vers le Grand Canyon

Demain, on poursuit notre lente montée vers le Nord. Les températures doivent nettement s'élever au cours des prochains jours. On les suit.

1^{er} mars 2011



Nos valises s.v.p.

Depuis que nous voyageons, il est arrivé à quelques reprises qu'on s'arrête à un endroit où l'on se sent si bien qu'on a le goût d'écrire : « Vendez notre appartement. On ne revient pas. » La dernière fois, c'était en 2007 à Annecy. Ah ! Annecy ! S'il est vrai, comme le croit notre petite-fille Laurence qu'on se réincarne, c'est là qu'on veut le faire. Je serai traducteur ; Lise, architecte. Et nous aurons des enfants.

Ce goût de ne plus revenir, on ne l'a jamais éprouvé en Abitibi, où nous ne sommes jamais allés. Ni même en Gaspésie, où nous sommes allés souvent. Il en est encore trop tôt pour dire que nous aimerions rester pour de bon à Sedona. On vous en reparlera

dans trois jours. Mais si nous devons prendre une décision ce soir, eh bien oui, on se ferait envoyer nos valises.

Sedona est pourtant une ville touristique. Mais les touristes, en cette saison du moins, ne sont pas lourds. On n'y trouve pas non plus ces quêtaineries propres aux cités qui vivent du tourisme. Au contraire, les articles vendus dans les boutiques où nous avons fouiné sont dans l'ensemble d'une belle qualité.

Sedona est aussi une cité très New Age. Si vous êtes allergiques aux odeurs de patchouli, aux pierres qui soignent votre âme et guérissent vos chakras, évitez cette ville du nord de l'Arizona. Mais pour nous qui nous sommes connus dans un groupe sur les énergies subtiles, ça baigne.

Bien sûr, nous sommes bien moins Nouvel Âge qu'il y a 32 ans. Aussi avons-nous réfréné notre envie de faire photographier notre aura ou de faire fouiller dans nos vies antérieures par une voyante.

J'ai aussi résisté à la tentation d'acheter un beau bouddha, qui était soldé. Il était un peu gros. Il aurait fallu lui donner le fauteuil du passager. Je ne suis pas sûr que Lise aurait été très contente. Sans compter que j'aurais perdu ma fiable et fidèle guide. Vous allez peut-être dire que j'ai un GPS, mais Lise, tout compte fait, est plus polyvalente.

Ce qu'on aime tant à Sedona, outre le ciel d'azur de l'Arizona, ce sont ces magnifiques montagnes de couleur qui entourent cette petite ville et qui annoncent le Grand Canyon. Où que l'on regarde, c'est beau. Comme en Toscane, on a l'impression de vivre dans une carte postale.

Demain, on s'attaque aux sentiers, nombreux dans le coin. On vous dira dans le prochain carnet si on nage toujours en plein ravissement.



3 mars 2011



Des photos et des sentiers

Il faisait encore ce matin un temps à mettre un appareil-photo dehors. Notre Canon s'est d'ailleurs un peu plaint de surutilisation. Non seulement le sort-on tous les jours, mais on n'arrête pas de s'en servir. Clic ici, clic là. Que voulez-vous ? Tout est beau. Que dis-je ? Grandiose ! On ne sait plus où donner de l'objectif.

Les résultats sont parfois heureux, parfois quelconques. L'œil humain fait plusieurs mises au point et fond le tout dans une grande image en cinémascope. L'objectif, lui, ne nous montre que ce qu'il peut voir et c'est parfois décevant. N'importe, les belles images restent dans notre tête.

Les mollets et les cuisses commencent aussi à râler un peu. En fin de journée surtout. Il faut dire qu'hier nous avons fait trois heures de sentier, dont une bonne heure en montée. Aujourd'hui,

deux heures trente. Mais les pistes sont si extraordinaires qu'il est difficile de leur résister.

On pourrait rester à Sedona pendant des semaines et faire un chemin différent chaque jour. Il est même possible de trouver des sentiers tout près de son camping, comme on l'a fait aujourd'hui. Pas besoin de sortir la Bête. On part à pied et 15 minutes plus tard, on est en train de marcher entre les pins ponderosa et les cactus.

On avance ainsi, pendant une heure ou deux, par une belle chaleur sèche d'une vingtaine de degrés, sous un soleil radieux, entourés de ces gigantesques sculptures créées par la nature. Puis, on s'arrête pour faire une collation de yaourt, de fruits séchés et de noix. Si ce n'est pas le bonheur, mes amis, on en est bien proches.



5 mars 2011



De retour du Grand Canyon

Hier matin, petit moment de désespoir. La météo n'annonçait pas l'amélioration souhaitée pour la semaine prochaine au Grand Canyon. Au contraire, ce qu'on prévoyait, c'était un retour à l'hiver pour lundi et mardi. Or, le temps commence à manquer. C'est alors que ma tendre épouse a eu une idée géniale. Pourquoi n'irions-nous pas voir le célèbre canyon grâce à la société Pink Jeep, qui offre des tours d'un jour ?

Nous voilà donc samedi matin à bord d'une grosse jeep, conduite par un Montréalais d'origine, en route pour le Grand Canyon. Quelques heures plus tard, nous étions enfin devant cette merveille de la nature.

Nos impressions ? Soyons honnêtes : un peu déçus. Non pas que le canyon ne soit pas beau. Il est splendide ! Pourtant, Sedona, où nous avons prolongé notre séjour, nous plaît infiniment plus.

Je dirais que Sedona est une ville où vivre alors que le Grand Canyon est un lieu à admirer. J'ajouterais que la première est une aventure spirituelle alors que le second est une expérience touristique. On découvre Sedona et on veut y rester. On le voit le Grand Canyon. On se pâme. On fait clic, clic. Puis on repart avec le plaisir de l'avoir enfin vu et de pouvoir en tanner les autres jusqu'à la fin de nos jours.

Sur le plan pratique, on a également compris que notre projet d'y séjourner un bon moment, à cette période de l'année, était insensé. Même du côté sud du Grand Canyon, c'est encore l'hiver. Les sentiers de marche sont enneigés, voire glacés et dangereux. On a vu un randonneur mettre des crampons sous ses chaussures. Je le répète : si on avait voulu marcher dans la neige, on serait restés au Québec. Quant au côté nord, eh bien, il est fermé.

Est-on déçus ? Pas vraiment. Pour Lise comme pour moi, ce qui compte, dans un voyage, ce n'est pas la destination, mais le chemin. Nous étions partis avec le guide Ulysse du Sud-Ouest américain. Nous ne l'avons pratiquement pas suivi. Non pas qu'il soit mauvais. Mais nous n'arrivons même pas à respecter nos propres itinéraires. Alors, imaginez ceux des autres.

Nous improvisons sans cesse, au gré de nos humeurs et du temps. Nous devons passer un jour ou deux à Sedona. Nous avons du mal à la quitter tellement cette petite ville nous fascine et nous parle. Nous comptons nous attarder dans le Grand Canyon. Une journée nous a suffi. Ainsi va notre vie de nomades en voyage.

8 mars 2011



Au fond du Texas

Je ne vous ai pas écrit depuis trois jours parce qu'il n'y avait pas grand-chose à raconter. Nous avons beaucoup roulé après avoir quitté le nord de l'Arizona. Ce n'est pas que le Grand Canyon nous ait laissés de marbre ; nous avons admiré sa sauvage majesté. Mais la glace de ses sentiers nous a donné froid dans le dos. Il est devenu particulièrement clair qu'un des nombreux buts de ce voyage était d'abrégé l'hiver, pas d'y revenir.

Alors, nous avons mis le cap sur le sud du Texas, où l'on nous promet des températures frisant les 30 degrés à l'ombre, au cours des prochains jours. La semaine prochaine, nous serons sur les plages du golfe du Mexique. D'ici là, nous explorerons l'arrière-pays texan, le long de la frontière avec le Mexique. Mais n'ayez crainte, on ne va pas aller copiner avec les trafiquants de drogue. La guerre des gangs, très peu pour nous.

Demain, nous serons au Big Bend, un grand parc national que l'on dit très beau. On vous en reparle. Mais n'attendez pas de nouvelles trop vite, car je doute d'y trouver une connexion internet.

C'est d'ailleurs un petit miracle que je parvienne à mettre en ligne ce blogue, tant le sans-fil des campings est inefficace. Comme vous le savez, le caravanier d'hiver, mon semblable, mon frère, ne se déplace pas beaucoup. Il reste assis dans sa caravane, devant sa télé, ce dont je ne me plains pas, mais aussi, et de plus en plus, devant son ordinateur ou sa tablette. Je dois donc partager l'internet avec lui, ce qui m'ennuie un peu.

Nous sommes tellement nombreux à nous disputer la bande passante que la Toile des campings ressemble aux premières pubs vantant l'internet à haut débit. Vous vous souvenez peut-être de ce cowboy attendant que son ennemi soit complètement téléchargé pour lui tirer dessus. Moi, il me faut parfois deux jours pour mettre en ligne quelques photos sur le blogue.

Dire qu'à la maison j'ai l'internet à très haute vitesse. C'est une des petites choses qui commencent à me manquer après un mois de caravaning. Je pense aussi à Montréal parfois. À ma petite-fille Laurence dont c'était le sixième anniversaire aujourd'hui. Aux soupers familiaux du dimanche. À ceux d'entre vous que je voyais souvent et même à ceux que je ne rencontrais qu'à l'occasion.

Cependant, j'ai vu ce matin le soleil se lever dans les montagnes de Las Cruces et ce soir j'ai cuisiné pendant que le soleil illuminait les nuages d'Alpine. Puis demain, de magnifiques sentiers nous attendent. Ce voyage n'est pas tout à fait à mi-parcours, et c'est tant mieux !

11 mars 2011



Hors des sentiers battus

Lise et moi n'aimons pas beaucoup les lieux touristiques. Même que l'on exagère un peu. Ainsi, il nous a fallu dix voyages en Italie pour que nous nous décidions à aller voir Venise, ville magnifique que nous avons regretté de ne pas avoir visitée plus tôt.

Pourtant, les touristes ne sont pas si difficiles à éviter. Il suffit de ne pas trop s'attarder dans les quelques rues ou les quelques lieux qu'ils fréquentent. À Venise, par exemple, les visiteurs envahissent tellement la place Saint-Marc qu'il est difficile de s'y frayer un chemin. Mais à quelques rues de là, vous vous retrouvez vite seuls parmi les Vénitiens. Et à Sedona, s'il y avait foule dans les deux ou trois sites qu'on vous vante dans les centres d'information, nous étions pour ainsi dire seuls dans les sentiers.

Nous n'évitons donc pas systématiquement les pièges à touristes, mais notre préférence va, incontestablement aux trésors cachés, à ces lieux que le touriste moyen évite habituellement. C'est ainsi que nous avons découvert, au cours des derniers jours, le parc national du Big Bend, un lieu merveilleux mais peu fréquenté.

Cette grande réserve naturelle, perdue au fin fond du Texas, à la frontière du Mexique, offre de nombreux sentiers de marche. Celui qui nous avons pris hier menait à une source thermale. Nous avons fait six kilomètres de petites montagnes, le long du Rio Grande, pour nous y rendre. Se baigner dans cette source chaude était une bien belle récompense au bout du chemin.

Au retour cependant, les choses se sont un peu gâtées. Il faisait plus de 30 degrés à l'ombre. L'ennui, c'est qu'il n'y avait pas d'ombre. Un peu peut-être sous les cactus, mais avec leurs épines ils ne sont pas bien accueillants, il faut bien l'avouer.

Moi, ça allait. J'ai un teint de Méditerranéen et un peu de sang de chameau (le caractère aussi, diront les mauvaises langues). Mais ma Lise aux yeux verts et au teint de Nordique souffre davantage de la chaleur. Elle m'avait dit : « Je ne veux pas marcher à midi. » Alors nous sommes repartis à 11 h 30. Vers midi, j'ai constaté qu'elle traînait la patte derrière moi. J'ai même cru percevoir une petite bulle noire au-dessus de sa tête, du genre qu'on voit dans les bandes dessinées quand un personnage est en pétard. Bref, le retour au camping n'a pas été très hop la joie.

Toutefois, tout finit par s'arranger dans notre merveilleuse vie de couple. Nous avons vu un géocoucou (c'est le Road Runner des dessins animés), notre premier du voyage, et ça a remis Lise de bonne humeur. Une bonne douche, une bière froide, des

rigatonis aux tomates fraîches, et la journée s'est terminée dans la joie.



14 mars 2011



Sur les plages du Texas

Après plus de cinq semaines de voyage et près de 10 000 kilomètres, nous voilà enfin sur les plages du sud du Texas, où nous passerons les deux prochaines semaines. Pas de route et pas de sentiers au programme. Ce sera plutôt piscine, plage, balades pour voir les oiseaux ou les dauphins, repas sous les palmiers avec vue sur la mer et farniente, beaucoup de farniente. Le bonheur, quoi !

Nous sommes à South Padre Island, une bande de terre d'une cinquantaine de kilomètres qui baigne dans le golfe du Mexique, tout près de la frontière du pays des trafiquants. Mais de notre côté, tout est bien calme.

Les premières impressions sont bonnes. Nous sommes dans un camping KOA assez dense, mais bien tenu. On y trouve une belle et grande piscine, un gym et surtout, la proximité de la mer.

Mœurs de caravaniers (suite)

Un seul détail nous agace un peu jusqu'ici : la lourdeur de la circulation automobile sur le terrain. Je vous ai déjà dit, je crois, que le caravanier d'hiver, mon semblable, mon frère, n'aimait pas marcher. Je devrais plutôt dire qu'il déteste marcher. Je pourrais presque écrire qu'il a désappris à marcher. Peut-être même a-t-il oublié qu'il savait marcher.

Je commence à comprendre pourquoi tant de caravaniers traînent une voiture derrière leur grande autocaravane. Ce n'est pas seulement pour aller à la ville. C'est aussi, et peut-être surtout, pour se déplacer sur les campings. Pour peu qu'un terrain dépasse, disons, les 100 mètres, ils utilisent une voiture pour se rendre à la buanderie, aux toilettes, voire au gymnase.

Certains caravaniers traînent aussi des quads, connus aussi sous le nom de VTT, ces bibittes bruyantes à quatre roues motrices, sortes de motoneiges d'été, pour circuler sur les campings. J'en ai même vu quelques-uns venir faire leurs exercices matinaux en tout-terrain. Ils sont fous, ces Américains.

Heureusement, c'est cette semaine le « spring break » des étudiants américains. Leur belle jeunesse a envahi une partie du camping. D'un seul coup, la moyenne d'âge vient de baisser de 77 ans.

15 mars 2011



Oiseaux, bikinis et plage

South Padre Island est un bel endroit pour observer les jeunes Américaines en bikini pendant le « spring break ». Mais ma tendre épouse avait plutôt prévu une balade d'observation des oiseaux. Il faut dire que cette petite île du Texas accueille chaque année des milliers de volatiles, qui y font une pause migratoire. Aussi les Texans y ont-ils aménagé un très beau centre d'observation.

Nous nous y sommes rendus ce matin. Derrière un très bel immeuble consacré à la conservation des oiseaux, on a aménagé une promenade au-dessus d'un marais. On a intérêt à y rester, car il y a là au moins un alligator. Je l'ai vu, de mes yeux vus. Il n'avait pas l'air bien méchant avec ses allures de billot flottant à la surface. Mais j'ai bien vu qu'il surveillait du coin de son immense œil quelques proies à plumes.

On a observé là plein d'oiseaux plus beaux les uns que les autres. Lise et moi, on n'arrêtait pas de se dire : « As-tu vu, celui-là ! Il est magnifique ! » On a aussi vu deux vieux snowbirds. Ils étalaient leur bedaine velue, dégoulinante et disgracieuse au beau milieu de la promenade. J'ai eu la tentation, un instant, de les balancer par-dessus le garde-fou pour nourrir l'alligator. Mais une affiche avisant de ne pas nourrir ces carnassiers m'a retenu. Et puis, je ne suis pas sûr que la bête en aurait voulu. En tout cas, c'eût été très mauvais pour son taux de cholestérol.

Sur le chemin du retour, le « spring break » nous a rattrapés. Des jeunes attendaient l'autobus. Une jolie jeune fille en bikini m'a demandé si je voulais prendre une photo du groupe. Ce que j'ai fait avec empressement, bien sûr. La conversation s'est ensuite engagée. Ces étudiants voulaient savoir si l'atmosphère un peu folle de cette semaine de relâche nous dérangeait. Je les ai assurés que non.

Puis, nous nous sommes tous retrouvés dans l'autobus, moi complètement à l'arrière, où le groupe m'avait réservé une place assise ; il y a des avantages à être vieux. Une autre jeune fille est venue me demander gentiment où était passée ma femme. Perdu dans cette forêt de bikinis, je ne la voyais plus, moi non plus. Mais je savais qu'elle était là, perdue elle aussi parmi ses jeunes bruyants et excités, mais si sympathiques.

Nous nous sommes ensuite rendus à la plage. À notre surprise, l'eau du golfe du Mexique était bonne en ce 16 mars. J'allais écrire « plus chaude qu'en certains endroits du Québec au mois de juillet ». Mais je me retiens, de peur que vous m'en vouliez. Ce voyage est un peu fou, mais c'est le bonheur, je vous dis.

22 mars 2011



Catherine et le printemps

C'était hier le début officiel du printemps. Mais pour les Texans d'occasion que nous sommes devenus, c'est déjà l'été. La température grimpe à 27 tous les jours et nous nous baignons dans une mer passablement chaude. La veille, c'était aussi l'arrivée de notre amie Catherine, que nous sommes allés cueillir à l'aéroport de Corpus Christi. Nous avons réservé pour elle un petit chalet dans un camping KOA des environs. C'est du moins ce qu'on croyait. Le camping était plutôt situé à une soixante de kilomètres de la ville. Première déception. Mais c'était loin d'être la dernière.

Le chalet était, disons au mieux, rustique. Le lac était sans intérêt, sauf pour les pêcheurs. Et j'aime la pêche autant que le bingo ou la danse en ligne.

Notre amie et ma tendre épouse dissimulaient le mieux possible leur déception. Moi, philosophe, je me disais que c'est parfois ce qui arrive quand on choisit un endroit par l'internet.

C'est quand j'ai essayé de me brancher à l'internet, justement, que j'ai pété les plombs. « Pas de connexion », a tranché mon ordi. Pas de connexion du tout, pas même faiblarde. Inacceptable pour un accro qui voulait connaître l'issue de la finale entre Nadal et Djokovic. J'ai fini par obtenir le score en apportant l'ordi dans la buanderie. Mais j'ai été incapable de mettre un article en ligne sur mon blogue de tennis tant le signal était faible.

Pas question de rester là un jour de plus. Le chalet rustique, passe encore ! Le lac dégueu, on pouvait toujours s'y faire. Mais pas d'internet ? INACCEPTABLE !

Dès le lendemain matin, je me suis précipité au bureau du camping pour faire annuler la réservation. J'ai expliqué qu'étant journaliste et blogueur, je ne pouvais rester dans un camping où l'internet était aussi aléatoire. La bonne dame, visiblement embarrassée, ne savait trop quoi faire. Elle a fait un appel discret. Puis soulagée, elle est revenue m'annoncer qu'on pourrait partir. « N'écrivez pas de mauvaises choses sur nous, m'a-t-elle dit. On vous a remboursé. » Elle a dû penser que je bloguais sur les campings.

C'est ainsi que nous avons pu trouver, quelques heures plus tard, un magnifique camping, à deux pas du golfe du Mexique. Catherine, qui avait quitté l'hiver de Montréal la veille, y a pris son premier bain de mer. Son ravissement faisait plaisir à voir.

Sa présence, après six semaines de quasi-solitude à deux, nous fait grand bien. Ce n'est pas que nous ne nous entendions pas bien, Lise et moi. Bien au contraire. L'harmonie est au beau fixe.

Ce n'est pas non plus qu'il manque de monde sur les campings. Mais le bricoleur de banlieue y est beaucoup plus présent que l'intello de la ville. Et ce dernier commence à me manquer un peu.

29 mars 2011

Tellement gentils !

Quand je vous dis que les Américains sont gentils, ce n'est pas pour me dédouaner d'avoir dit que leur bouffe est immangeable et que leurs restaurants sont médiocres. Ils sont vraiment d'une gentillesse qui ne s'est jamais démentie depuis le début de ce périple.

Le sommet a été atteint lundi. Nous étions en route vers Galveston, sur la côte texane, quand nous avons été stoppés par un barrage. Des travaux bloquaient le chemin et aucune route alternative n'était proposée. Or, il était déjà 16 h. Nous roulions depuis le matin et nous commençons à être fatigués. Nous nous sommes arrêtés, le temps de chercher quelle direction nous pourrions prendre. Apparemment, il nous fallait faire un assez long détour pour nous rendre à destination.

Pendant que Lise scrutait ses cartes à la recherche d'une solution, je suis sorti de l'autocaravane. J'ai été frappé par une affiche qui disait : « Obéissez à Dieu. Il se chargera du reste. » Je ne m'attendais pas à le voir arriver dans la peau d'un Afro-Américain baraqué. Il m'a lancé de sa voix de stentor : « Êtes-vous perdus ? » Je lui ai expliqué notre situation. Il m'a répondu : « Suivez-moi, je vais vous guider. »

Il est monté dans son camion et je l'ai suivi sur une vingtaine de kilomètres. Vous avez bien lu : « une vingtaine ». Quand je lui ai tendu un billet de 20 \$, il l'a refusé poliment, ce à quoi je m'attendais. Ce n'était pas parce qu'un dollar le kilomètre, c'était insuffisant. C'était juste pour rendre service ; il ne voulait pas être rémunéré.

Ce fait, bien entendu, est exceptionnel. Mais des exemples d'amabilité, on en a tous les jours. Au début, je les attribuais à Lise, qui est remarquablement sympathique. Mais ils sont gentils même avec moi. C'est vous dire !

Vers la Louisiane

Nous voilà donc à Galveston, dernière étape de notre séjour au Texas. Dimanche, nous avons réexpédié notre amie Catherine à Montréal, après une belle semaine de plage en sa compagnie. Il paraît qu'un froid assez vif l'attendait. J'imagine qu'après les baignades dans le Golfe et les repas sur la terrasse, le contraste a dû être saisissant.

Ensuite, nous mettons le cap vers la Louisiane, où nous voulons visiter les bayous et La Nouvelle-Orléans. Après, ce sera un lent retour vers le Québec. Le blogue de tennis, que je reprendrai pour le tournoi de Monte-Carlo, m'attend.

1^{er} avril 2011



Les bayous et le Quartier français

Nous nous étions promis, lorsque nous sommes passés par la Louisiane il y a presque deux mois, d'y revenir pour visiter les bayous et La Nouvelle-Orléans. C'est fait.

Pour être honnêtes, les bayous nous ont un peu déçus. Il faut dire qu'on les avait choisis près de Lafayette, le long de l'autoroute 10. Ce ne sont pas les plus beaux. Une bonne partie des arbres qui y poussaient ont été coupés, à l'époque où la coupe était permise. Or, il faut quelque 200 ans pour qu'un cyprès atteigne sa maturité. On a donc beaucoup été promené à travers des troncs d'arbre, ce qui était un peu désolant.

Les alligators promis n'étaient pas non plus très nombreux. En fait, on en a vu que deux, dont un très furtivement. Mais on peut vous dire qu'ils existent et qu'ils sont, ma foi ! plutôt impressionnants. Quant aux jacinthes d'eau, elles n'étaient pas en fleur. Cela dit, ce n'est qu'une petite déception, car la balade en bateau dans les bayous était loin d'être inintéressante. Nous en avons d'ailleurs tiré quelques bonnes photos.

La Nouvelle-Orléans, en revanche, nous a séduits. Pourtant, le Quartier français, son fleuron, est hyper touristique. Mais il fait partie de ces pièges à touristes dans lesquels il est bon, à l'occasion, de se laisser prendre.

Qu'est-ce qui fait le charme du Quartier français ? D'abord, son architecture exceptionnelle, qui en fait un des plus beaux quartiers de l'Amérique. Puis la musique, qui est son âme. Si vous aimez le jazz, vous aimerez La Nouvelle-Orléans. La musique est partout présente. Dans les bars et les cafés, mais aussi dans la rue.

Tellement présente, en fait, que c'est presque trop. Ainsi, on a été témoins de l'arrivée intempestive d'un ensemble de cuivres venu enterrer un groupe qui jouait de l'autre côté de la rue, devant une petite foule enthousiaste. Les musiciens envahis ont qualifié cette invasion de « manque inqualifiable à l'éthique des rues ». Mais ils n'avaient pas les armes pour faire face à la musique.

Il n'y a pas que la musique qui vous interpelle à La Nouvelle-Orléans. On vous sollicite pour des excursions, on vous offre des balades en fiacre, on vous invite à venir manger ou boire. Bref, on a fini par éprouver le besoin de s'éloigner un peu de toute cette agitation. Heureusement, le Quartier français est grand et,

au-delà des quelques rues courues, tranquille. Nous en avons profité pour en découvrir les charmes.

Demain, petite journée touristique encore. Nous irons nous balader sur le dernier bateau à vapeur encore en activité. Le lendemain, nous mettrons le cap sur Montréal. Mais pas trop vite. Il y a encore trop de neige chez vous.



4 avril 2011



Les voyages forment la vieillesse

Le corps vieillit, inexorablement. Bien sûr, on peut retarder le vieillissement grâce à une saine hygiène de vie, ce que je me m'applique à faire. Régime méditerranéen, exercices physiques, méditation, relaxation : j'essaie de mettre toutes les chances de mon côté. Malgré tout, il m'arrive de me demander, certains jours, quel est cet homme aux cheveux gris dans mon miroir.

L'âme, en revanche, peut rester jeune. Et une des bonnes façons de la garder alerte, c'est justement de voyager. On dit souvent que les voyages forment la jeunesse. Ils forment aussi la vieillesse, qui s'en prive de moins en moins.

J'ai souvent plaisanté, au cours de ce périple, sur l'âge vénérable du caravanier hivernal. Mais s'il est chauve et perclus de

rhumatismes, il faut lui reconnaître le mérite de voyager. Certains caravaniers sont même très mal en point, mais ils continuent de sillonner l'Amérique.

Je me souviens de deux couples en particulier, qui m'ont beaucoup touché. Il y a d'abord eu cette vieille dame, à South Padre Island, qui passait dans son fauteuil roulant, poussée par son mari. Puis, j'ai vu une autre dame, accompagnée et encouragée par son compagnon, traverser péniblement le camping de North Padre Island, à l'aide de deux cannes, tous les jours. Peu à peu, j'ai cessé de voir les rides ou les cheveux rares et gris pour découvrir des gens qui s'efforçaient de profiter du temps qu'il leur reste.

Les voyages nous sortent de notre routine, font travailler nos neurones, nous dépaysent, nous plongent dans l'inconnu. Surtout si l'on ose sortir du Québec trop familier. Surtout si on ne va pas toujours au même endroit, entouré des mêmes gens. Il faut faire face à des situations nouvelles, parfois problématiques, jongler avec des solutions, parler à l'occasion une autre langue, rencontrer des inconnus, découvrir d'autres paysages et d'autres mœurs.

Pour la vie de couple, le voyage constitue aussi un défi exigeant mais excitant, notamment dans une caravane de sept mètres de long. Lise et moi, et nous en sommes fiers, avons relevé le défi haut la main. Loin de créer des tensions, la promiscuité nous a rapprochés. Les enfants et petits-enfants, qui ont souvent été témoins de nos joutes oratoires, ne nous reconnaîtraient plus.

Le plus souvent, le vieil homme de mon miroir me sourit. Il n'a pas vraiment d'âge et paraît heureux. Son corps a parfois des ratés, mais je crois que son âme est en bon état.

6 avril 2011

Back to the future

Depuis que nous avons mis le cap sur Montréal, nous avons l'impression de faire un retour vers le futur. Il y a deux jours, c'était l'été. Voilà que nous traversons des paysages où les feuilles viennent à peine d'apparaître. Au Tennessee, c'est le printemps. Nous découvrons les saisons à l'envers.

La pluie, qu'on avait presque oubliée au cours des deux derniers mois, est aussi de retour. Nous avons essayé quelques orages sur la route. Il y en aura toute la nuit et probablement demain. On essaie de voir ça de façon positive : le choc du retour sera moins grand.

12 avril 2011



Et maintenant on fait quoi ?

Nous voilà de retour après un périple de 13 000 kilomètres en neuf semaines, sur les routes des États-Unis. Ce voyage, nous l'avons adoré, comme vous avez pu le constater en suivant nos aventures. Pourtant, malgré le bonheur que nous avons connu, ce sera probablement notre dernier long voyage en caravaning. Mais pourquoi, direz-vous ? D'abord, parce que l'Amérique n'est pas l'Europe, où nous ne sommes pas allés depuis trois ans et qui nous manque beaucoup.

J'ai aimé sillonner les États-Unis, où je n'avais pas voyagé depuis une quinzaine d'années. Mais le plaisir que j'y prends a ses limites. Il tient beaucoup à la beauté de la nature, restée presque sauvage en bien des endroits. Mais les villes, du moins les petites et moyennes, y sont habituellement d'une laideur au mieux sympathique. J'ai beau essayer de ne pas faire de comparaisons. Reste que l'architecture de l'Italie, de la France

et de la Suisse, pour me limiter aux pays que je connais, est incommensurablement plus belle.

Je ne veux pas m'attarder, une fois encore, sur la nourriture. J'ai déjà dit tout le mal que j'en pensais. Je me bornerai cette fois à un détail. Le long des autoroutes en Italie, on peut trouver dans toutes les haltes de l'excellent café, des jus frais, de bons sandwichs et de savoureuses salades. Aux États-Unis, vous pouvez acheter des croustilles et des boissons gazeuses dans des distributrices.

Autre limite, le caravanning que nous avons pratiqué implique de longs déplacements. Pendant les premières semaines, j'ai renoué avec le plaisir de conduire pendant des heures, plaisir que j'avais perdu depuis que je vis à Montréal sans auto. Mais à la fin, je commençais à en revenir.

Il faut dire qu'il a venté du début à la fin du voyage et que les autocaravanes, hautes et carrées, sont hypersensibles au vent. Ça m'a parfois donné le tournis. Et puis, la circulation est chaque année plus dense. Il y a trop de voitures, trop de caravanes. Et surtout trop de camions, qui roulent souvent trop vite et parfois trop lentement.

Quant aux routes, elles ne sont plus en très bon état. L'Amérique est riche, mais ses citoyens n'aiment ni les impôts ni les péages. Ils en ont donc pour leur argent. Après des années de négligence, le réseau routier des États-Unis présente des failles. (Mais soyons honnête, il n'est pas dans un état aussi pitoyable que celui du Québec.)

Enfin, le caravanning n'est pas non plus le meilleur moyen d'entrer en contact avec les gens. À moins de s'installer au même endroit pendant une longue période. Mais alors, pourquoi

faire du caravanning ? Et si vous séjournez au même camping, il faudra vous taper les soirées de bingo et de danse en ligne. Vous m' imaginez là ? Moi non plus.

Vous nous retrouverez donc à Paris à l'automne. Sans auto. Puis à Nice, l'hiver prochain. Encore sans auto. C'est là que vous pourrez suivre la suite de nos aventures et mésaventures.

Allez, je vous embrasse. À la prochaine...

P. S. – Nous avons repris le caravanning deux ans plus tard pour un long périple que je raconte dans *Deux itinérants en Mercedes*.